

Un spectacle peu banal

Autor(en): **Nel., J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 45

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215931>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

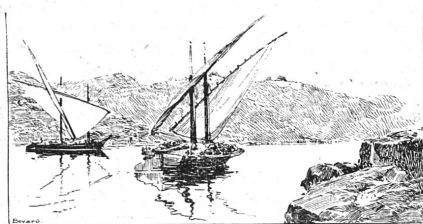
ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les personnes qui s'abonneront au
CONTEUR VAUDOIS
pour 1921, recevront ce journal
gratuitement
dès ce jour jusqu'au 31 décembre 1920,
en s'adressant à l'administration.
Pré-du-Marché, 9, LAUSANNE.

Sommaire du Numéro du 6 novembre 1920. — Un spectacle peu banal (J. Nel). — Lo Vilhio Dêvesa : Lo Caïon à Monsu Belia (Marc à Louis). — Un livre de chez nous (Maurice Porta). — Le patois vaudois au Palais fédéral. — FEUILLETON : Fille des champs (Dr Chatelain).



UN SPECTACLE PEU BANAL.

N'ALLEZ pas croire que je veuille vous montrer une de ces merveilles qui éclosent chaque jour dans le cerveau d'un habitué de l'invention. Je me moque pas mal du temps présent et de l'avenir. Un sexagénaire ne pense qu'au passé quand il veut se rafraîchir l'esprit, échapper aux obsessions du devoir immédiat, parfois cruel.

Donc, ayant lu que le samedi après-midi, on pouvait voir, comme au bon vieux temps, les Savoyardes venues au marché se rembarquer sur un petit bateau, genre cochère, je suis descendu à Ouchy. Il s'en est peu fallu que ce fût inutilement, car le départ ne s'est pas fait à quatre heures et quart, comme on l'annonçait, mais à trois heures cinquante. Cela n'a l'air de rien, et c'est tout ! Aimable imprécision : pas d'horaire fixe. Quand on est là, on part, voilà. Mais encore convient-il de se soustraire aux distractions et de ne pas aller attendre le bateau à un embarcadere qu'il n'aborde pas. L'une des luronnes a risqué l'apprendre à ses dépens. Déjà tout le monde avait pris place — pour cela il fallait se « cougner » un peu; les rameurs avaient levé l'ancre, lorsque l'évaporée arrive avec ses paniers et ses corbeilles, faisant des gestes désolés. Pathétique moment. Que faire ? Aller toujours de l'avant ou revenir en arrière. L'indécision des nautonniers ténailait le cœur. Enfin, celui-ci se dégagea; quelques tours de machine en arrière, et la Marie-Jeanne rejoignait ses compagnes. Bientôt, le frère esquif passa devant le Bonivard, amarré au port, victime de cette satanée guerre qui inonda les puits miniers et fit renchérir, mais encore plus, comprimer les approvisionnements. Maintenant, c'est pire qu'il y a un demi-siècle. Alors, comme aujourd'hui, les bonnes femmes d'Evian, de Tourronde, de la Grande et Petite Rive, louaient une cochère aux frères Traîne, qui transportaient aussi des vaches et des chèvres.

Dans les familles d'Ouchy ou à l'Hôtel du Port, on logeait pour une nuit la mère Fréchet et toute la bande. Au fond, ne se trouvaient-elles pas

chez elles, dans ces vieilles maisons savoyardes d'avant la Réforme. Il en est qui récitaient leurs chapelets, et c'était un spectacle curieux pour nous autres, gosses protestants. Puis, on s'arrangea à faire partir les bateaux le bon matin de la côte de Savoie. Personne n'eut plus besoin de découcher.

Tous ces souvenirs me revenaient à l'esprit en suivant des yeux les évolutions lentes de la petite maison flottante, qui — cela me parut bizarre — avait tout d'abord l'air de se diriger plutôt du côté de St-Sulpice que du côté de la Savoie. Pourquoi ? Le lac était calme, l'air nébuleux; plusieurs pêcheurs, sur leurs iquettes, tendaient les filets. Certes, ce n'était plus l'été, ce n'était plus la brillante flotte de juillet et d'août se frayant un passage facile dans le glauque azur, sous un soleil étincelant et avec des accompagnements d'orchestre genre Alessandro pour ravir des passagers pleins déjà de bien-être. C'était le mélancolique automne, l'hiver avant-coureur. Et pourtant, que de poésie dans cet élan des voyageuses, qui, sans crainte du caprice des flots, se livraient à eux de bon matin pour apporter aux Lausannois des châtaignes, des œufs, des tomates contre ce bel argent comptant, si nécessaire pour la vie matérielle, et s'en retournaient le soir chez elles avec le sentiment du devoir accompli. L'air du lac est tonique, mais il n'en fait pas moins ressortir d'autant plus les exigences de maître Gaster. Poésie et réalité, toujours ensemble ! Et, en plus, l'autre jour, une désillusion : Au lieu de la cochère qui mettait deux heures pour faire la traversée, voilà que du canot des Savoyardes, pointant tout à coup à angle droit sur l'autre rive, les rames se lèvent, l'allure se dessine vivement : il y avait un moteur en réserve, il fonctionne, tout est en règle, et bientôt ce n'est plus qu'un point noir qui court sur la surface du Léman, toujours grand, toujours beau. Désillusion ! Que non pas. Rêve dans un passé merveilleux, tout simplement.

Ah ! j'oubliais. Il y avait une voile pliée, prête à se gonfler sous la brise ! Voilà qui satisfait nos chères traditions et tout le monde. Voile et moteur, que voulez-vous de plus ! Mais, mesdames, attention, quand il y aura un grain et de la vague.

* * *

Huit jours se sont écoulés depuis que les lignes ci-dessus ont été écrites. Retourné à Ouchy, j'ai assisté à un second départ. Le temps était merveilleux. Nos excellents voisins de l'autre côté avaient prévu qu'il y aurait du soleil. Au lieu d'une embarcation, il y avait deux : cinq Savoyardes sont montées sur l'Isabelle, neuf sur le Trèfle-à-quatre. Et comme pour faire plaisir au vieux pirate que je suis d'une génération en train de disparaître, mais qui revoit ses premières années, il n'y avait pas de moteur, il y avait des rameurs. Un point, c'est tout.

J. Nel.

Argument irrésistible. — Une jeune fille vient de laisser entendre à un jeune homme qu'il avait tort de conserver l'espoir d'obtenir sa main.

— Me voilà donc condamné au célibat, murmure le jeune homme.

— Oh ! dit la jeune fille. Vous en serez quitte pour vous marier avec une autre.

— C'est facile à dire ! Mais si ne voulez pas de moi, qui jamais m'acceptera ?

La vanité gémissante. — Pourquoi donc Mme X. gémit-elle sans cesse ? Elle est riche et se plaint de l'impôt sur le revenu.

— C'est pour que l'on sache mieux l'importance de sa fortune.



LO CAION A MONSU BELIA

TIUTA-VAI, Monsu Bâodéron.
— Qu'è-te que l'ai a, Monsu lo régent ?
— Lo caïon que l'è elèvâ — m'a bailli moim de cousin que mè z'écouli — eh bin ! elli caïon l'è biau quemet 'na damuzalla et asse gras qu'on tasson. L'è lo moimeint de lo tyâ.

— L'è veré, Monsu lo régent, l'è on biau caïon !
— Adan, Monsu Bâodéron, quemet l'è vo que vo z'ite lo tia-caïon, vîgno vo demandâ quand l'è que porri comptâ sur vo po la boutseri ?

— Quand vo voudrà, Monsu lo régent.
Lo régent de Velâ-le-Motse, Monsu Belia, fut on loquenat à ruminâ oquie et fâ dinse :

— L'è que, Monsu Bâodéron, l'ai a oquie que mè grave. Dâi moui de dzein de Velâ m'ant bailli de lau caïon quand fasant boutseri. Adan su dobedzi assein de lau z'ein rebailli dau min. Et i'è pouàre que m'ein reste rein. L'ai arâi-te pas on moyan, vo que z'ite suti qu'on sindzo et malin bin mè que lo diabblio, l'ai arâi-te pas on moyan po... po...

— Po bailli, âo bin po ne pas rebailli.

— N'ein sè rein.

— Foudrà pe-t'itre mi rebailli, Monsu lo régent.

— L'è que... Monsu Bâodéron. L'è bin su que l'af-fère l'adrà mi se n'été pas d'obedzi de rebailli. Se vo mè trovâ on remîdo, vo baillio on êcu nâovo.

Et lo père Bâodéron sè met à clioure on bocoon sè petit get de fouinne, preind la pice, et sè met à ruminâ, ruminâ. Lo tounéro sarâi tsezâ dè coûte li que l'arâi pas ofu, tant l'êtâi ein train de peinsâ ein dedein, elli vilhio guieux de père Bâodéron. Dâi moimeint, on vayâi que sè sozeiâ. Tot d'on coup ie dit :

— L'ai a on moyan, rein que ion !

— Lo quin è-te ?

— Vo faut fère acerrère âi dzein qu'on vo z'a robâ voutron caïon, Monsu lo régent.

— Et pu ?

— Et pu ! l'adrà vo lo tyâ de né. Nion vâo rein oûre, et pu, lo leindèman, vo bramerâ bin fè : « M'ant robâ mon caïon ! » Vo garanto que l'affère vâo bin djuvi.

Lo régent fut binstout décidâ. Ie fâ âo boutsi :

— Adan, quinta né volâi-vo lo fotre bas ?

— Eh bin ! pas la né que vint, mâ la né d'apri. Preparâ tot cein que faut, lè tchou, lè tsevelhie, lè foncet et tot lo batacillian. Dan â dèman né, vè onj' hâore.

À dèman né, père Bâodéron. Sebahia, tot parâi, se lè dzein vant mè crère quand lau deri que m'ant robâ mon caïon ?

— L'è bin su, Monsu lo régent. Allâ pi !

Monsu Belia s'ein va tot bounameint et tot dzoiau, tandu que lo père Bâodéron sè maillive de rire et preparâ sè couli po la boutseri.

La né l'êtâi arreveia. Lo régent vint guegnî oncora on iâdzo son bétion, et pu s'allâ reduire, bin conteint dau moyan âo père Bâodéron.

Mâ, onn'hâora apri, lo père Bâodéron, soo â catson de son ottô, avoué on battèran, âovre la porta de l'êtrâillio âo régent et l'eintre dedein sein fère lo meindro dêtertîn.